

Philippe Sollers : Délit d'initié littéraire

ou

La promotion du Moi à *L'Infini...*

par [Damien Taelman](#)®, 15 novembre 2017

***Celui qui s'approuve lui-même ne brille pas,
celui qui se vante n'a point de mérite,
celui qui se glorifie ne subsiste pas longtemps.***
自是者不彰自伐者無功自矜者不長 (Lao zi, -VI^e)

Rien n'est moins crédible et plus dégoûtant qu'un directeur de revue littéraire qui, numéro après numéro, année après année et *ad libitum* publie sans vergogne dans sa propre revue articles de promo et entretiens *pro domo* consacrés au rayonnement de son Moi. Philippe Sollers est la parfaite illustration de l'égotisme considéré comme un des beaux-arts (ou l'art du paraître) et son égocentrisme a atteint un tel degré d'infinitude qu'il n'est pas exagéré d'affirmer qu'il est le plus grand chef-d'œuvre de mystification narcissique de l'histoire de la littérature française. Son principal dé-lire étant de confondre fantasme et réalité, il est urgent de lui administrer un traitement d'égosuccion... sans sédatif. Âmes sensibles, s'abstenir !

« Animé d'impulsions extrêmement fortes, il [l'artiste] voudrait conquérir honneurs, puissance, richesses, gloire et amour des femmes. Mais les moyens lui manquent de se procurer ces satisfactions. C'est pourquoi, comme tout homme insatisfait, il se détourne de la réalité et concentre tout son intérêt et aussi sa libido, sur les désirs créés par sa vie imaginative, ce qui peut le conduire facilement à la névrose. » (Sigmund Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. de l'Allemand par Samuel Jankélévitch, éd. Payot (1922), 2001, p. 456)

Les dithyrambes sur Sollers publiés par Sollers dans la revue de Sollers et sur le site PileFace de Sollers sont pis que suspects : puisque le réel lui résiste (auteur peu lu et donc mécompris !), Sollers se console à coups de satisfactions compensatrices et s'en remet à la sublimation pour dilater son moi. La revue *L'Infini* et la collection éponyme lui servent à la fois de miroir et de caisse de résonance : grâce à tout un réseau de copinage éditorial bien rodé qui lui renvoie constamment un écho et une image retouchée de son œuvre, il peut à loisir s'adonner à ses illusions de grandeur.

Les expressions anglaises « *insider dealing* » ou « *insider trading* », toutes les deux traduites en français par « délit d'initié » (puni par la loi), dénoncent la collusion *interne* existant entre certains membres d'une firme qui, engagés dans des opérations boursières, se servent de leur accès à des données inédites afin d'en tirer des bénéfices spéculatifs ou des profits monétaires. J'applique la définition du dictionnaire Oxford au monde littéraire : écriture de textes commandés et de critiques fallacieuses rendues possibles par le troc de publicités toc à valeur ajoutée. Puisqu'il est dorénavant interdit d'employer un membre de sa famille, les clans politiques ont facilement trouvé une riposte pour contourner la loi : tu engages ma femme, j'embauche la tienne ! Ces vieux et joyaux procédés sont de même fort communs dans la sphère culturelle : tu écris gentiment sur moi et je te publie, lorsqu'à mon tour je sortirai un livre tu m'enroberas de ton miel. Qu'il s'agisse de déontologie éditoriale ou électorale, les lecteurs et électeurs avertis savent de quoi il en retourne : tout est une question de ristourne.

**Ne t'afflige pas d'être méconnu des hommes ;
crains plutôt de les méconnaître.**
子曰不患人之不己知患不知人也 (Confucius, 551-479)

À l'ombre de l'anagramme Viktor Kirtov qui publie sur PileFace *Sur et autour de Philippe Sollers*, un esprit avide est à la manœuvre. Les lecteurs attentifs auront remarqué que la plupart des articles à la gloire de Sollers publiés dans *L'Infini* se retrouvent *subito presto* sur son site. Ainsi dans le n° 136 se trouve une gâterie de 24 pages de Pascal Torrin intitulée *Tout recommencer, sans cesse*. Ledit numéro fut publié le 8 septembre 2016 ; or quelques jours plus tard, le 19 septembre, moult passages de cet article étaient déjà en ligne (voir ci-dessous les rappels en rouge !) :

Gallimard PHILIPPE SOLLERS *Sur et autour de Sollers* SOMMAIRE THEMATIQUE

Dans le catalogue Au cœur de...
Un titre, un auteur, une collection vous-êtes ici : ACCUEIL - SUR DES ŒUVRES DE SOLLERS - Tout recommencer, sans cesse

LITTÉRATURE FRANÇAISE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE POLICIER ET SF CONNAISSANCE BEAUX LIVRES

Accueil > GALLIMARD > Revue L'Infini > L'Infini

L'Infini
Été 2016
Revue L'Infini (n° 136), Gallimard
Parution : 08-09-2016

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers, Printemps - Poésie
Pascal Torrin, Tout recommencer, sans cesse
Marcelin Pleymet, Motherwell
Robert Motherwell, Lettres à Marcelin Pleymet
Julia Kristeva, Quand dire c'est faire
Pierre Guglielmina, Dix portraits de Juifs par Andy Warhol
Augustin de Butler, La reine des couleurs, Renoir et le noir
James Joyce, Letters of Protest
Jean-Louis Houdebine, Joyce, l'examen

128 pages, 16 ill., 175 x 220 mm
Achevé d'imprimer : 01-08-2016

Genre : Revues et périodiques Catégorie : Sous-catégorie : Revues > de littérature générale
ISBN : 9782072699277 - Gencode : 9782072699277 - Code distributeur : A19813

ARTICLE
> SUR DES ŒUVRES DE SOLLERS
Tout recommencer, sans cesse
LA FÊTE À VENISE

19 SEPTEMBRE 2016 PAR PASCAL TORRIN 2 MESSAGES VERSION IMPRIMABLE PARTAGER

OH, TOUT RECOMMENCER, SANS CESSER. ENCORE, ENCORE. ET ENCORE [1]

Par Pascal Torrin

Extrait de l'article paru dans *L'Infini*, N° 136, Été 2016 [2]

Nota : Le choix des extraits de l'introduction ainsi qu'encarts, sous-titrages et mise en page sont de pileface (V.K.).

Quelques extraits de l'introduction pour commencer

Philippe Sollers
La Fête à Venise

La Fête à Venise est un roman publié en février 1991, dont le personnage principal est le peintre Jean-Antoine Watteau, né

On pourrait multiplier les exemples à... *L'Infini* : le n°138 contient une apologie bien mal ficelée de Yuning Liu intitulée *La Chine chez Sollers*. Parue le 3 mars 2017, de larges extraits se retrouvèrent dès le 17 mars sur PileFace :

Gallimard ART

Dans le catalogue Au cœur de...
Un titre, un auteur, une collection vous-êtes ici : ACCUEIL - SUR DES ŒUVRES DE SOLLERS - Tout recommencer, sans cesse

LITTÉRATURE FRANÇAISE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE POLICIER ET SF CONNAISSANCE BEAUX LIVRES

Accueil > GALLIMARD > Revue L'Infini > L'Infini

L'Infini
Hiver 2017
Revue L'Infini (n° 138), Gallimard
Parution : 09-03-2017

CE VOLUME CONTIENT

Philippe Sollers, Beauté
Yuning Liu, La Chine chez Sollers. L'harmonie du Yin et du Yang
Jean-Jacques Schuhl, Ce soir je suis sorti tard
Mathieu Terence, Les trois nihilismes
Jean-Michel Lou, Le doute Segalen
Dominique Brouttelande, Rigodon pour la fin
Bertrand Bellamy, Une source de Lautréamont
Louis-Ferdinand Céline - Julien Alvard, À propos du style (entretien)
Jean-Hugues Larebê, L'Éveilleur
Patrick Amine, Le Festin n'a ne finit jamais
Éric Marty, Jacques Lacan et le matérialisme sadien

128 pages, 26 ill., 175 x 220 mm
Achevé d'imprimer : 01-02-2017

Genre : Revues et périodiques Catégorie : Sous-catégorie : Revues > de littérature générale
ISBN : 9782072721755 - Gencode : 9782072721755 - Code distributeur : G00514

17 MARS 2017 PAR VIKTOR KIRTOV 1 MESSAGE VERSION IMPRIMABLE PARTAGER

L'Infini N° 138, Hiver 2017, est arrivé dans ma boîte-à-lettres à la fin de l'hiver, cette revue trimestrielle dont personne ne rend jamais compte, dixit Sollers.

Aussi, ai-je décidé, aujourd'hui, d'en rendre compte, au moins de tenter de tenter de le faire.

Subjectivement, bien sûr. Privilège que permet une audience limitée, et assujéti à aucune contrainte.

Depuis 1982, *L'Infini* poursuit sa course cosmique [1] avec la régularité d'un métronome, chaque trimestre.

SOMMAIRE

- La présentation de la revue par l'éditeur
- Le Sommaire
- Illustrations
- Le casting du numéro 138
- Le contenu
- Musiques françaises, revue L'Infini, étude 138
- La Chine chez Sollers

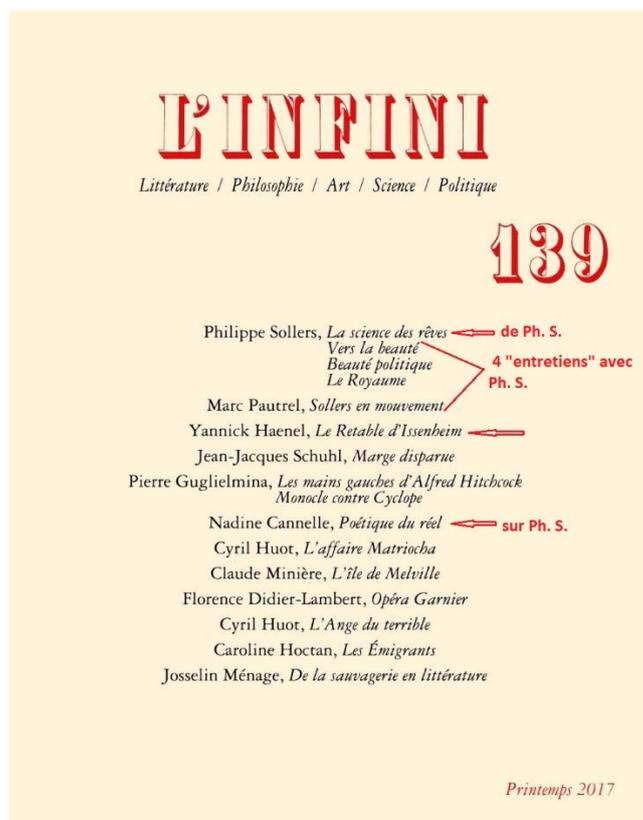
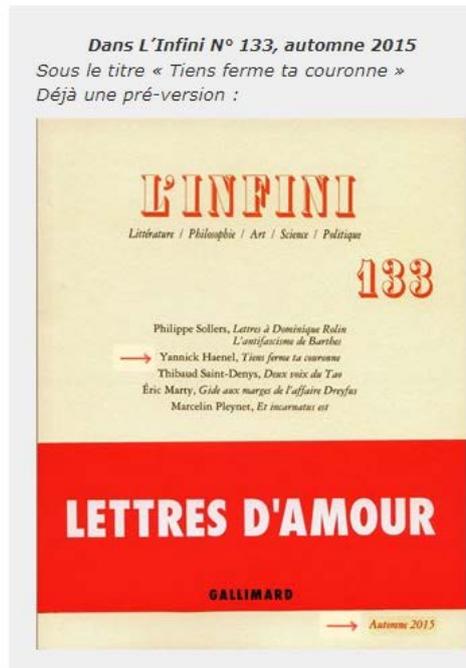
L'INFINI
Littérature / Philosophie / Art / Science / Politique
138
Philippe Sollers, Beauté
Yuning Liu, La Chine chez Sollers

Un article intitulé « Sur le rôle de l'écrivain », ou plutôt un extrait du premier chapitre du roman *Tiens ferme ta couronne* de Yannick Haenel, paru dans *L'Infini* en 2015, se trouve aussi sur PileFace ; de plus, un autre extrait du même roman, « Le retable d'Issenheim » (pp. 43-54), est paru dans le n°139 (Printemps 2017).

Sur le rôle de l'écrivain

Extrait du premier chapitre ; Le daim

Au fond, un écrivain – un véritable écrivain (Melville, et aussi Kafka, me disais-je, ou Lowry ou Joyce : oui, Melville, Kafka, Lowry, Joyce, très exactement ces quatre-là, et je répétais leur nom à mes amis et aux producteurs que je rencontrais) – est quelqu'un qui voue sa vie à l'impossible. Quelqu'un qui fait une expérience fondamentale avec la parole (qui trouve dans la parole un passage pour l'impossible). Quelqu'un à qui il arrive quelque chose qui n'a lieu que sur le plan de l'impossible. Et ce n'est pas parce que cette chose est impossible qu'elle ne lui arrive pas : au contraire, l'impossible lui arrive parce que sa solitude (c'est-à-dire son expérience avec la parole) est



Le matraquage en faveur de Haenel commença donc dans *L'Infini* deux ans avant son couronnement et fut de nouveau relayée deux mois avant sortie en librairie sur le site PileFarce ! Or, il s'avère que Yannick Haenel est l'un des co-fondateurs et animateurs-clés, avec François Meyronnis, de la revue *Ligne de Risque*, et tous les deux ont publié plusieurs livres dans la

collection *L'Infini* où l'idole de ces *insectes qui font écho* (應聲蟲, espèce connue dans la langue de Molière sous le nom de *béni-oui-oui*) sévit et fait la loi. Seul un stupéfiant alignement des planètes Sollers l'a donc poussé, dans le JDD du 19 août 2007, à pondre l'ânerie suivante : « La rumeur vous a sûrement avertis : vous devez lire impérativement *Cercle* de Yannick Haenel, qui surplombe, de loin, tous les romans de la rentrée, et, dans la foulée, *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts*, de François Meyronnis, étourdissant démontage du nihilisme de notre temps ». Le rabatteur S. et l'écrivain S. s'unissent donc à l'éditeur S. pour former une sublime trinité — n'est-il pas attendrissant ce roué chroniqueux qui encense deux de ses obligés !

Ligne de Risque "s'entretient" si souvent avec son prolifique critique à gages que la collection *L'Infini* a fini par publier en mars 2005 *Poker*, une collection des bavardages de cette revue avec... l'éditeur de Haenel et Meyronnis ! De plus, depuis 2005, plusieurs autres "entretiens" spontanés et sans risque (les questions étant bien entendu fournies d'avance à l'interviewé, afin de bien ficeler la marchandise), entre autres *Philippe Sollers, Il faut parler dans toutes les langues* (n° 23), y sont parus — il s'y connaît Sollers en langues, voir à ce propos ses bourdes en chinois [ici](#) ou encore [ici](#). Toutes ces brebis utilisent leur langue pour allègrement « sucer des furoncles et lécher des hémorroïdes » (吮癰舐痔), « caresser le cul d'un cheval » (拍馬屁), « souffler dans le vagin d'une vache » (吹牛屙) ; je laisse aux lecteurs le plaisir de savourer ces égayantes expressions sino-rabelaisiennes si seyantes au chevalier de la rue Sébastien-Bottin. « La Révolution de Maistre, Douze questions à Philippe Sollers », soi-disant un "entretien" publié en 2015 dans *Ligne de risque* (Nouvelle série n°1), est une version à peine remaniée de l'article « Prodigieux Joseph De Maistre » paru dans le n°103 de *L'Infini* et reproduit sur PileFarce.

Le copinage éditorial est une variation sophistiquée du système des « like » sur Internet : il s'agit de s'assurer l'adhésion de fans grâce à un cœur, une étoile, un smiley ou un pouce dressé vers le ciel : plus il y a de « like », plus c'est un must ! Or il est bien connu que des entreprises se spécialisent dans la création de fausses identités afin de cliquer un maximum de « like » et, moyennant un coût plus élevé, de laisser des commentaires des plus favorables sur les personnalités, produits ou services cliquetés. Selon un reportage de France 2, intitulé « Enquête sur le business des usines à clics » et portant comme sous-titre « Aujourd'hui, la popularité sur les réseaux sociaux s'achète », cette pratique est très répandue :

Les personnalités politiques aussi concernées

Il est donc possible d'acheter des likes sur tous les réseaux sociaux, de Facebook, le principal, à Instagram, en passant par Twitter et YouTube. Mais les entreprises ne sont pas les seuls utilisateurs de ces services. Les politiques, par exemple, en font aussi usage. Les cinq principaux candidats à la dernière élection présidentielle ont tous un nombre très élevé de faux abonnés sur Twitter. Jusqu'à 62 % selon l'enquête d'une agence spécialisée... Comme quoi, aujourd'hui, la popularité, ça se fabrique.

Le réseau du copinage éditorial fonctionne de la même façon que l'achat de « like » : les initiés s'entrelisent et s'écoutent parler dans des "entretiens" bidon, et la rémunération se fait par le biais de critiques littéraires mutuellement flatteuses et de publications dans les véhicules de propagande spectaculaire de l'un et de l'autre. Grands articles et petites combines, la tribu rétribue sans compter ses disciples à coups de dividendes éditoriaux. L'important, c'est faire parler de soi (peu importe le contenu) et faire grimper sa cote à la bourse du livre. C'est pourquoi je propose d'appeler ce commerce (*trading*) ou trafic d'influences « délit d'initié littéraire » (*insider literature trading*). Je remercie d'avance l'Académie française, le Robert, le Larousse, le dictionnaire d'Oxford et Wikipédia de prendre note de la propriété intellectuelle de cette nouvelle expression lorsqu'ils l'incluront dans leur lexique pour dénoncer les Sollers-Haenel et autres spécimens exposés dans [Le système Sollers et ses satellites](#).

La fonction d'un écrivain est d'appeler un chat un chat (Sartre)

... ou un fat un fat !

Dans un article précédent sur les postures et impostures de Philippe Sollers, [À France moisie écrivains rancis](#), j'ai recensé quelques numéros de *L'Infini* dans lesquels des enfants de chœur subjugués portent leur saint patron aux nues. Le n°116 Lui consacre 50 pages de louanges obséquieuses sur les 125 qu'il compte, dont cinq "entretiens" ; les n° 114, 115 et 134 insistent et tournent encore plus en rond autour de ses dires ; et le n°114 nous impose une jacasserie de 17 pages truffée de passages ubuesques à faire pâlir le Fils du Firmament. Et le n°139, déjà évoqué à propos d'Haenel, contient également quatre "entretiens" avec Sollers, bien léchés et assortis des génuflexions d'usage.

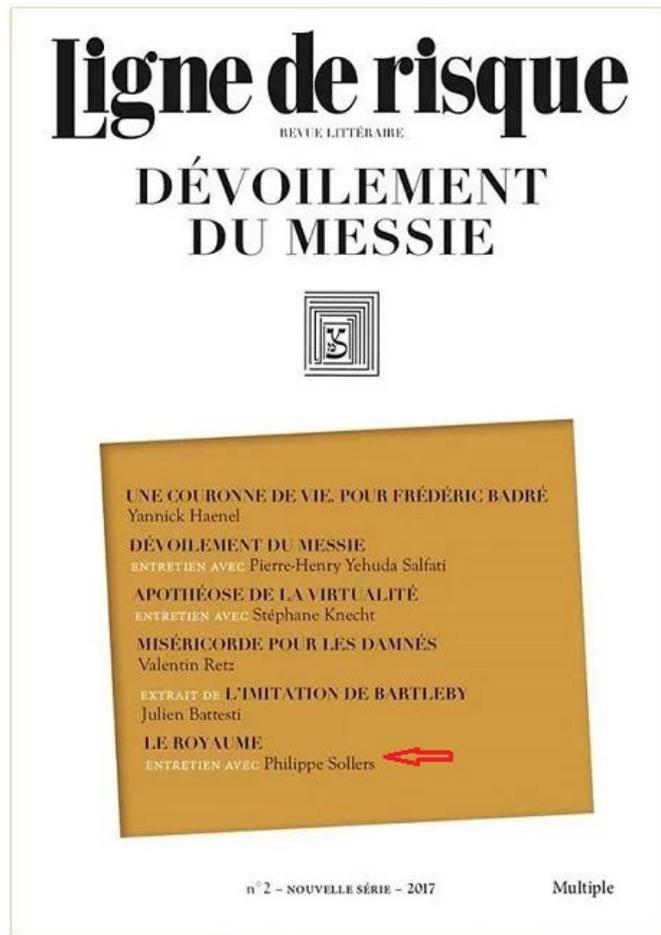
Il y a quelque temps, un mystérieux folliculaire à gages nommé Yuning Liu se pavanait et publicisait à gogo son éblouissant monarque dans un article de 41 pages farci d'inepties, d'interprétations farfelues et de courbettes (奴顏婢膝, « *visage d'esclave et genoux [pliés] de servante*). Cette feuille de chou chinois intitulée *La Chine chez Sollers* (Cf. *L'Infini* n°138, Hiver 2017) m'a convaincu de décor(cri)tiquer l'autolâtrie et l'héliocentrisme de cet écrivain donnant bourdonnant (Cf. [Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi, Tapages et Dérapages](#)). Or le n°139 (Printemps 2017) m'a confirmé si tant besoin était que *La connerie se porte bien* et que le titre de mon article était on ne peut mieux choisi — près de la moitié de la revue, dont sept pages extraites de son roman *Beauté*, est une fois de plus vouée aux pompes et aux œuvres du cadavre gallimardieux.

On retrouve dans ce dernier numéro cette bonne vieille méthode éprouvée : [l'entretien](#). L'on en compte ici **quatre**, comme les mousquetaires des Saintes Écritures, tous spontanés il va sans dire, les faire-valoir à la solde de Sollers jouissant des langues de feu du Saint-Esprit !

La toujours babillante ex-papesse du *Monde des Livres*, Josyane Savigneau, est bien sûre fidèle au rendez-vous, *tête basse et oreilles collées* (俯首帖耳) — « Vers la Beauté » (pp. 10-13) est la resucée d'un "entretien" paru en mars 2017 sur le site *L'Orient littéraire* où il était alors coiffé du titre « Philippe Sollers, ce qu'il est et ce qu'il aime » : P.-S. sa dive personne. Ce papotage aurait eu lieu à Beyrouth, dans un salon de thé d'un chic suranné, autour d'une pipe... ou d'un narguilé !

Un autre séide assidu, Vincent Roy, ne manque pas à l'appel ; sa « Beauté Politique » (pp. 14-19) est aussi un texte recyclé, tiré de la revue *Transfuge* de mars 2017. Dans mon article [À France moisie écrivains rancis](#), j'ai signalé que, dans son roman *Complots* (pp.147-150), Sollers a copié/collé *L'aurore*, une causerie avec Roy déjà parue en 2012 dans *Transfuge*... où celui-ci embellit l'équipe de rédaction ; je note que ce valet de cœur a en outre diligenté en *marchant à quatre pattes* (匍匐) devant son Seigneur une entrevue commerciale baptisée « Ducasse et Manet » (in *L'Infini* n°116, 2011, pp. 11-16). Ce dévoué collaborateur du *Monde des Livres* (le monde est petit !) ayant de plus jadis mis la main à la divine transcription de *L'Évangile de Nietzsche* (un livre "d'entretiens" avec Sollers, Éd. Le Cherche Midi, 2006), le hasard dans toute sa mansuétude lui a réservé une niche dans l'Élysée sollérien.

Le troisième panégyrique (pp. 20-33), est également une resucée d'un "entretien" avec le magazine *Ligne de Risque* et est à juste titre nommé « Le Royaume »... du roi Sollers :



Le quatrième "entretien" (pp. 34-42), en forme de Réponses à des questions de Vincent Jaury recueillies (sic) par Marc Pautrel (qui a publié plusieurs livres dans la collection *L'Infini* chez Gallimard dirigée par...) nous est vendu sous le manteau de « Sollers en Mouvement ». Se faire caresser dans le sens du poil par quatre fiers-à-plume pratiquant sans vergogne *l'asinus asinum fricat* — je te gratte le dos, tu me grattes le dos et on se frotte le museau — a dû faire ronronner bien fort ce vieux chat débotté !

***L'homme de bien exige de lui-même,
l'homme mesquin exige des autres.***
君子求諸己小人求諸人 (Confucius)

Bref, [le système Sollers](#), comme l'illustre brillamment la mouture du n° 139 de *L'Infini* — révérez sois-tu, ô tout-puissant Gallimard — est un ascenseur en mouvement perpétuel, réservé au copinage éditorial et au trafic d'influences :

« L'idiot s'écoute, on le caresse, il se ravit et salive un rapport exclusif de soi à soi. [...] L'idiot s'adore, et s'il aime son prochain ce sera véritablement comme lui-même, et dans lui-même sans supporter qu'on aime hors de lui. [...] L'idiot s'emmailotte dans l'échange des garanties, il se taille un monde à sa taille, il en est à la fois le peseur, le poids et la balance. » (André Glucksmann, *La bêtise*, Éd. Grasset & Fasquelle, 1985, pp. 197 et 199)

Tout comme dans ces quatre "entretiens" patentés, révérencieusement assaisonnés, mal raisonnés et fleurant le parfum bon marché, la plupart des autres articles bichonnent à tour de bras leur bienfaisant protecteur. La palme de la flagornerie revient à Nadine Cannelle — dans *Politique du réel* (pp. 72-78), un *pensum* qui schlingue les furoncles, Sollers est publicisé sept fois en autant de (ta)pages ! Et, question d'inspirer le lecteur le plus constipé, cette obéissante soubrette cite en

sus trois auteurs qui la main sur le cœur (心) psalmodient (誦) du Sollers en scandant *alléluia*. Il saute aux yeux que les diverses sécrétions trimestrielles des *délectables jujubes* (好吃的棗兒, naïfs) de *L'Infini* n'ont d'autre fin que d'huiler tous les circuits de ce prospectus ego-publicitaire et de lubrifier les rouages de l'entre-soi méthodiquement entretenus par son Narcisse en chef.

Cependant, j'ai grandement sous-estimé l'infini amour-propre du dive Sollers. Si près de la moitié du n° 139 est consacrée à le couvrir d'éloges, le numéro suivant fait encore plus fort : cent pur-sang des 140 pages du n°140 est de ou sur le Directeur Sollers et sur son Secrétaire de direction Pleynet. Un panégyrique de 48 pages, *Une lecture du Cœur Absolu*, est dû au zélate Pascal Torrin ; *Tout recommencer, sans cesse* (n°136, Été 2016, pp. 29-52) célèbre *La fête à Venise* et n'est rien d'autre qu'une resucée de son article *De la Crypte aux Fantômes. La transmission historique de l'inconscient*, paru en français en Allemagne dans un ouvrage collectif sous la direction de Paul Geyer et Monika Schmitz-Emans : *Proteus im Spiegel, Kritische Theorie des Subjekts im 20. Jahrhundert*, K&N, 2003.

Les deux articles de Torrin dans les N°136 et N°140 de *L'Infini* commencent plus ou moins de la même manière — Sollers y est bêênoîtement élevé au rang de démiurge. Le premier extrait encadré ci-dessous est l'incipit de *Tout recommencer, sans cesse* (p. 29) ; le second celui d'*Une lecture d'un Cœur Absolu* (p. 18) :

Qu'il en soit dès l'ouverture prévenu : le lecteur des romans de Philippe Sollers, tout « bénévole » voudrait-il être, sera soumis à rude épreuve ; en effet, sollicité, voire appâté, comme celui qui doit venir parachever le procès d'écriture :

« On transmet à l'avenir improbable. S'il y a eu quelqu'un, il y aura peut-être quelqu'un » (p. 228),

le lecteur sera, presque dans le même mouvement, renvoyé dans les cordes de l'impossible :

« Tout peut être écrit, mais il n'y a plus personne pour le lire » (p. 232).
« Savoir lire, simplement lire, vous mettra bientôt au rang des dieux » (p. 136).

Et Sollers, mettant ses pas dans ceux de Stendhal, s'il ne désespère pas d'être lu dans un éventuel avenir, proche : « mes futurs lecteurs ont 10 ou 12 ans » (p. 14), ou lointain : « Imaginez que ce livre ne puisse être réellement lu qu'en 2160, et pourquoi pas » (p. 162), signifie par là même qu'il ne saurait, dans tous les cas, pas l'être ici et maintenant.

« Savoir lire, simplement lire, vous mettra bientôt au rang des dieux². »

Lire un roman de Philippe Sollers, simplement, se donnerait ainsi comme une invitation à un voyage dont la destination ne serait rien de moins que le Paradis, séjour (du) divin, lieu « multiple tout en restant unique en un point³ » ; il s'agit alors d'une proposition à faire se jouer, à faire résonner tout un écheveau de « notes » narratives multiples, qui se mêlent et s'entrelacent, se confrontent et se répondent par glissements successifs, contiguïtés semblables à celles des rêves, relations analogiques, « le tout », ainsi que le disait Cézanne, « étant de mettre le plus de rapport possible⁴ ».

Sollers est cité cinq fois dans le premier incipit et quatre fois dans le second, et la même rengaine revient : « Savoir lire, simplement lire, vous mettra bientôt au rang des dieux. » Tirée de *La Fête à Venise* (Gallimard, 1991), elle veut nous faire accroire que, à défaut d'être un écrivain lu, il est un lecteur illuminé, le Fils du Ciel (天子) appelé à nous guider sur la voie du Paradis ! S'identifiant à Stendhal, il prétend par ailleurs qu'il ne sera vraiment lu qu'en 2160 ! C'est là une variation sur ce que confiait Beethoven à son éditeur en 1819 en lui remettant le manuscrit de la *Hammerklavier* : « Voilà une sonate [n°29] qui donnera de la besogne aux pianistes lorsqu'on la jouera dans cinquante ans ! » Quelques lignes suffisent à Torrin pour associer son gourou aux dieux, à Cézanne

et Stendhal ; le reste de ces deux textes est le pur verbiage d'un courtisan en mal d'éditeur... ou de Philippe Joyaux lui-même sous un prête-nom tauromachique ! Puisque Sollers se morfond d'être lu, examinons maintenant plus en détail *Une lecture du Cœur absolu*.

Ce roman est le fil conducteur de l'article de Torrin. Cependant, dix-huit autres œuvres sollersiennes y brillent de leurs feux passagers : *Discours Parfait*, *Portrait du Joueur*, *L'École du mystère*, etc. jusqu'à la nausée. Question d'assurer sa place dans *L'Infini*, Torrin prend aussi bien soin de flatter à maintes reprises l'épouse du Gérant, question d'être certain de ne pas louper le coche. L'exemple suivant (p. 60) réussit à lécher plusieurs furoncles d'un seul coup de langue :

Familier de Proust, et tout particulièrement de *Sodome et Gomorrhe*, qui est l'un des ouvrages qu'il faut avoir « bien lu » pour faire partie de la Société du Cœur Absolu (p. 54), le lecteur aura ici été sensible à la référence à la théorie proustienne du *transsexualisme*, qui a, et pour cause, beaucoup intéressé Julia Kristeva¹ :

1. Julia Kristeva, *Le temps sensible. Proust et l'expérience littéraire*, 1994 (surtout les pages 94 à 129, qui développent magistralement les intuitions de Gilles Deleuze dans *Proust et les signes*, 1964).

Sollers et Kristeva sont stratégiquement accolés à Proust et Deleuze, lequel n'a cependant eu que des « intuitions », leur magistral développement revenant à JK en chair et en noces, la muse agréée qui était membre impartial il va sans dire ni rire du jury de la Bibliothèque Nationale de France lorsque son époux vantard fut le tout premier lauréat de ce prix littéraire créé par cette vénérable institution en 2009, instance décisive où siégeaient également Marc Fumaroli (dont sa réponse au Discours de réception de Jean Clair à l'Académie française fut publiée en 2009 chez... Gallimard) ainsi qu'Édouard Glissant qui venait de publier coup sur coup — chez Gallimard — *Les Entretiens de Bâton Rouge* (2008) et en 2009 *Philosophie de la relation* (eh oui, ça ne s'invente pas !). Doté de 10 000 €, le prix était assorti d'une bourse de recherche de 8 000 € afin de soutenir une recherche universitaire "de haut niveau" (sic) sur l'œuvre yuppie-terrienne du lauréat. Est-ce Pascal Torrin, Liu Yuning, Philippe Forest ou Jean-Michel Lou qui eut l'insigne honneur de brosser ce portrait truqué ? Quoiqu'il en soit, pour moins de 8 000 balles je vous brosserai moi aussi des poncifs stellars ou stollers selon vos désirs. Or ce prix ne satisfaisant plus ses ambitions, Sollers convoite maintenant le Goncourt et le Nobel (voir [Le système Sollers et ses satellites](#)).

La suite porte à sourire : « Le narrateur du *Cœur Absolu* s'appelle Ph. S. Il ne doit bien évidemment pas être confondu avec Philippe Sollers, par respect du principe même de la fiction, ou de l'auto-fiction « perversion de la fonction de témoignage. » (...) Le narrateur, qui travaille pour une « Agence » en qualité de polygraphe, a signé un contrat pour effectuer un travail de commande : l'adaptation cinématographique de La Divine Comédie de Dante (dont il est un spécialiste), pour des producteurs américains, puis nippons. » (p.19) Torrin se fend d'une note : « Notre génie n'est pas seulement scénariste ou dialoguiste. Il est aussi romancier, essayiste, traducteur, journaliste, reporter, correspondant étranger, professeur à ses heures, agent secret, érudit, nègre ! » Cette énumération des multiples facettes du narrateur Ph. S. correspond à Sollers lui-même, qui se veut romancier, essayiste, journaliste, reporter, liste à laquelle il aurait pu ajouter éditeur, critique et chef de gang. Traducteur... du [chinois](#), certainement pas ! Nègre, certainement. Érudit... on peut en douter : Je, Me Moi(re) le Sollers ! En d'autres mots cette « perversion de la fonction de témoignage » (concept de Marc Weitzmann dans *Chaos*, précise Torrin dans une autre note) a un pouvoir de renchérissement et d'éblouissement : « Et comme toutes les perversions, le fait même de s'avouer pour ce qu'elle est ne fait que renforcer son pouvoir de séduction. »

Torrin enchaîne avec une litanie de louanges ! Après avoir cité un passage transcendantal du *Cœur absolu* « Je regarde mes mains : elles ne tremblent pas », il poursuit : « ... et ce, même si au fond, toutes les années — ou tous les romans de Philippe Sollers — peuvent être vues comme répétitive par leur caractère d'exception, qui est de donner lieu à une « imitation de Jésus-Christ », de la Passion à la Résurrection, ou, dit autrement, à une réécriture de la *Divine Comédie*, de l'Enfer au Paradis. » Puis Torrin joint une note où se lit un extrait tiré d'une préface à *La Divine Comédie* : « Paradis, purgatoire, enfer sont dorénavant mêlés, impliqués, de façon à la fois très complexe et

très simple, dans la nature même du temps. (...) Trois royaumes en un seul. Une seule réalité qui parfois, miraculeusement, se déchire, juste sous nos yeux. » (*La Divine Comédie*, Ed. Desclée de Brouwer, Paris, p. 145) Et Torrin d'en conclure : « Voilà sans doute la meilleure description du programme que se donne à accomplir Philippe Sollers dans l'écriture de ses romans. » (p. 25)

Associer Sollers à Cézanne et Stendhal ne rendant point justice au sujet cajolé, Torrin en appelle à Jésus-Christ et Dante. Cette méthode de « massage d'hémorroïdes » est fréquente chez les laudateurs de Sollers en mal de reconnaissance et d'un siège confortable. Un autre affidé de Sollers, Christophe Bardin, n'a-t-il pas affirmé sans sourciller dans sa glorification de *Drame* (*L'Infini* n°135) que ce roman serait « au plus près de l'expérience de Montaigne, à tel point que le texte de Sollers peut être considéré comme un commentaire, au sens original, de celui des *Essais*. » (p.19).

**Pour connaître ce Dao
il ne faut pas le quémander aux autres
mais le trouver en soi.**

知此之道不可求於人斯得諸己也

(*Huainan zi*, 淮南子, œuvre du prince de Huainan, alias Liu An, 劉安, 179-122)

Cette forme d'analyse basée sur la sympathie mimétique consiste à relier Sollers à un grand écrivain ou à un auteur connu, dans l'espoir que leur notoriété dépeindra sur lui. Torrin a bien compris cette technique laudative employée par maints subalternes de son Maître. Une note (p. 21) concernant le « décès récent de plusieurs penseurs phares des années 1960 et 1970, que Philippe Sollers a bien connus » (*Le Cœur absolu*) va dans ce sens :

<p>- Vous m'avez promis une leçon de philosophie, dit Vanessa. On y va? Vous avez connu F? D? L? B? W?</p> <p>- Très bien.</p> <p>- Personnellement?</p> <p>- Intimement.</p> <p>- Vous pourriez me parler d'eux?</p> <p>- De la nature privée de leurs systèmes?</p> <p>- Oui.</p> <p>- C'est ce qu'il y a de plus intéressant. Venez, on va faire un tour.</p>
--

Le narrateur Ph. S. ne répondra pas à cette question abracadabrante, chargeant Torrin le magnifique de le faire : « Prenons le risque : F, c'est Michel Foucault, décédé le 25 juin 1984), que l'on retrouve d'ailleurs derrière le personnage de Robert, p. 68 : D, c'est Jacques Derrida (1930-2004), qui fut très proche de Sollers dans les années 60, L, c'est Jacques Lacan (décédé le 9 septembre 1981) ; B, c'est Roland Barthes (décédé le 26 mars 1980) ; enfin, W, c'est François Wahl (1925-2014), éditeur de Sollers au Seuil de Sollers, jusqu'en 1982, date du départ de celui-ci chez Gallimard. » (p.21) Torrin n'a pris aucun « risque » en répondant à cette question laissée en plan, il s'adonne tout bonnement au *name dropping* pour l'éclairage Sollers !

Arrêtons-nous ici sur un autre passage : « Philippe Sollers n'en a jamais fait mystère : il a souvent eu recours à diverses substances pour écrire, du haschich aux amphétamines, et il est assez fréquent que les narrateurs de ses romans fassent état des effets produits par certains produits sur leur perception. » Suit une citation de *Médium* et des notes citant *Littérature et Politique* et *Contre-Attaque* qui nous renseignent sur ces « substances », entre autres le Captagon, la drogue des djihadistes, avec laquelle il a « gagné des heures grâce à cette formule magique. » En vertu « de la perversion de la fonction de témoignage », Sollers prétend donc être l'égal de tous les grands écrivains ayant fait l'expérience des paradis artificiels, de Baudelaire à Freud, Michaux, etc. Puis surgit le contemporain Houellebecq : « Tout comme *Le Cœur Absolu*, *Extension du domaine de la lutte*, premier roman de Houellebecq publié au milieu des années 1990, se situe pour partie en

1986, et ce n'est sans doute pas un hasard, tant cette année apparaît non seulement comme le palindrome de 1968, mais surtout, pour Houellebecq, comme son aboutissement, son « ultime résidu, consternant », et pour Sollers, comme son renversement : » (p. 27)

La technique du mimétisme par résonance littéraire est aussi appliquée à Philippe Muray : « Rappelons ici que c'est dans la collection *L'Infini* qu'a été publié, par Philippe Sollers donc, en 1984, le grand livre de Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges*. » p. 28). Torrin insinue que cette œuvre majeure de Muray n'a pu être publiée que par... le grand, le très grand et lumineux Sollers ! Et question de marquer le coup pour que cela rentre bien dans tous les esprits de préférence avant 2160, il salue un autre immortel : « Et cette prolifération de doubles, comme les cellules métastasées d'un cancer social, trouve certainement son explication dans cette phrase du *Zarathoustra* que Sollers aime... à répéter : « Cela seul est la vengeance même, le ressentiment de la volonté contre le temps et son "il était". Le roman en fait de surcroît plusieurs fois le constat (et c'est ici l'essentiel point de rencontre entre Sollers, le Houellebecq des *Particules élémentaires*, et Philippe Muray... » (p. 34) Puis vient une longue citation où s'entremêlent les paroles de Nietzsche et celles de Ph. S., comme si le premier était incompréhensible sans les lumières du second. Dante, Foucault, Derrida, etc., l'ego de Sollers n'est toujours pas comblé et le malin Torrin se doit de fraterniser avec un autre géant :

« Un (hypothétique) historien du XXV^e siècle ne disposant, pour toute archive, que du *Cœur Absolu* pour comprendre l'histoire de l'Europe occidentale dans la seconde moitié du XX^e siècle en extrairait une singulière vision géopolitique : très loin d'une guerre froide entre l'Est et l'Ouest, dont très peu en 1986 sont justement à parier qu'elle touche à sa fin, et qui est, comme dans le roman *1984* de George Orwell, perçue comme un guerre écran, une mise en scène dissimulant ce qui se joue réellement, et où les deux protagonistes (USA et URSS) sont en réalité deux alliés complices, *Le Cœur Absolu suggère*, plutôt qu'un incessant, éternel, et récurrent conflit entre le Nord et le Sud, en dépit ou à cause justement de quelques escarmouches victorieuses sudistes (dont 1968) fut la plus remarquable, une quasi-totale victoire du Nord. » (p.29)

Sollers revêt maintenant les oripeaux d'un Orwell davantage visionnaire qui sera encore lu dans 400 ans ! Torrin y va d'une note : « Qu'elle [la loi mécanique de la guerre qui se répète toujours] incarne bien sûr cette « théorie des exceptions » chère à Sollers, « unique proximité du Même » (Martin Heidegger, *Chemins qui ne mènent nulle part*) que sont tous les grands artistes, « comme les différents moments, contradictoires parfois, d'un seul homme de génie qui vivrait autant que l'humanité » (Marcel Proust, *Contre Saint-Beuve*, 1954) » (p. 30) La liste s'allonge et les incontournables Heidegger et Proust ont fini par y trouver leur juste place. Et Torrin de persévérer :

« Alors, oui, on peut supposer que le narrateur du *Cœur Absolu* [Ph. S.] a été construit, initialement, comme un double de Fellini (« qui réalisa en 1976 une adaptation à charge des Mémoires de Casanova, aux antipodes, elle aussi, de la lecture que Sollers en donne dans le roman. ») mais un double renversé, contradictoire, puisqu'à la représentation tout infernale de *La Divine Comédie*, et toute mécanique de l'homme que fut Giacomo Casanova, Ph. S. va leur opposer une issue paradisiaque, au terme toutefois d'une farandole... très fellinienne, le roman faisant défiler une ribambelle de figures qui auront pour caractéristique d'être toutes placées sous le signe du double. » (p.31)

Torrin extrait ensuite une citation du *Cœur absolu* visant à nous faire gober que Sollers est digne d'être mémorisé : « Enfin, la Zurichoise Gabrielle a pour sa part « appris par cœur certains passages du *Portrait du Joueur*, des lettres [coquines] de Sophie » et « veut faire "comme dans le livre", c'est son manuel de cuisine » (p.33) Il est par ailleurs plus difficile de prendre au sérieux ce qui suit : « Comble de la dépossession : la signature du narrateur n'a plus qu'une valeur d'échange, et cette assignation lui interdit de se jouer, il ne peut jongler ni avec Seingalt (qui en est donc

étymologiquement le parfait contraire : Seing Alt), ni avec Diamant, ou Joyaux, ou Joyce, ou Freu(n)d, ni encore avec Ph. S. ou Phi. S., ou So.Ph(ie.), ni par conséquent avec le nom qui contient tous les autres, qui les crée et les multiplie en d'infinies variations : Philippe Sollers. » (p.35)

« Il n'est qu'un domaine où, même dans notre civilisation, la « toute-puissance des pensées » se soit maintenue, celui de l'art. C'est seulement dans l'art qu'il arrive encore qu'un homme consumé de désirs fasse quelque chose qui ressemble à leur satisfaction et que ce jeu — grâce à l'illusion artistique — provoque des effets, pour ce qui est de l'affect, comme si c'était quelque chose de réel. » (Sigmund Freud, *Totem et tabou*, traduit de l'allemand par Marielène Weber, éd. Gallimard, 1993, p. 211)

Joyce et Freu(n)d ayant surgi du vide, Torrin presse le citron pour en extraire une douce musique : « ... le roman s'ouvre sur la *Passion selon saint Jean* de Bach, que le narrateur entend à la radio, qu'il a allumée « sans [s']en rendre compte alors qu'il vient de connaître une crise, et que résonne en lui le mot que ne cesse de répéter le chœur : « Herr », qui, bien sûr renvoie au Nom du père, mais tout autant résonne comme un souffle d' « air », un Saint-Esprit suscité par la double polarité. Il n'est pas interdit de constater ici que le nom de Sollers lui-même est l'anagramme parfait de SOL (soleil), R (Herr, ou air) et SEL, sel qui seul demeure après évaporation, grâce au soleil, de l'eau de mer dans l'air. » (p.39)

Grâce à ce complaisant charabia, deux figures viennent grossir le panthéon des célébrités qui par ruissellement sont destinées à polir le joyau Sollers. Dieu et Jésus-Christ s'étant révélés, il est naturel que l'hypostase sollersienne dans toute sa magnificence s'incarne à l'aide du Saint-Esprit ! Torrin, imitant le style amphigourique de Sollers, précise : « Il nous faudrait donc revenir sur une de nos propositions : Ph. S., le narrateur, serait la création imaginaire et dédoublée d'une autre création, elle-même imaginaire ou idéale : Philippe Sollers. Ce geste de dédoublement permettrait, ni vu ni connu, sur le principe de la « Lettre volée », de faire apparaître le Moi réel : Philippe Joyaux. » (p.45) Il est bien connu que pour façonner un astre au parcours galactique aussi brillant que Sollers il faut plusieurs dieux ainsi qu'au minimum un Proust, un Montaigne, un Nietzsche, etc...

***Qui ne hait en soi son amour-propre,
et cet instinct qui le porte à se faire Dieu,
est bien aveuglé.***

(Pascal)

Torrin ajoute deux notes. L'une pour préciser (Dieu merci) que *La Lettre volée* est de Poe, et l'autre, accolée au nom de Sollers, pour nous rappeler que la toute première phrase de l'article consacré à Camus, dans le numéro inaugural de *Tel Quel* en 1960, est « Malgré tout, un écrivain n'existe pas. », laquelle, ajoute Torrin, « présente ainsi, pour le moins, un caractère à la fois autobiographique et programmatique. » On ne peut qu'acquiescer à tant de candeur autobiographique : le Moi réel de Sollers apparaît dans toute sa splendeur programmatique, à l'instant où il est pris en flagrant délit d'initié littéraire n'hésitant pas à publier dans sa revue un ixième panégyrique d'un auteur qui n'a à toute fin pratique d'autre existence littéraire connue que celle d'avoir publié deux autres articles sur... Sollers — qui de son côté affirme à propos de ses discours parfaits « Il n'y a rien à ajouter » ! La flamme de *Tel Quel* est ainsi ravivée, tandis qu'en cette veille de la Toussaint Poe et Camus reviennent d'outre-tombe afin d'auréoler le devin Sollers.

Quelques lignes plus loin (p. 46), Torrin nous informe que « le peintre Marc Devade, à cette époque bénie membre du comité de rédaction de la revue *Tel Quel*, avait pris un extrait de l'incipit de *Paradis* comme titre de sa toute dernière série d'œuvres. » J'en reproduis ici la première phrase : « Il [Devade] avait quand même tracé ce dernier assemblage de couleurs sombres, agitées dans

le fond, mais recouvertes en surface d'un glacis distant, brillant, intouchable. » Torrin passe ensuite au vernissage rituel : « Autoportrait du narrateur (et de l'auteur ?) en autiste, constituant un système de défense comparable à un « glacis distant, brillant, intouchable », à proprement parler d'outre-tombe, pour que jamais personne ne puisse (plus) atteindre une hypersensibilité sans doute à **fleur de peau** [apport torrinesque], écrivant inlassablement, faisant fonctionner le langage comme un rempart pour ne jamais être démasqué. »

Les couleurs du peintre Devade, *dixit* Torrin dans une note afin que le plus bouché des lecteurs ne rate pas l'allusion, ne forment pas seulement un glacis mais elles sont « Comme un JOYAU... » majuscule *of course* ! Puis Torrin s'arrange pour faire le lien entre les bijoux de famille du narrateur et Nicole, une jeune et blonde amerlote qui recevra sa semence à la fin du roman ! Ph. S. passe en effet un contrat de douze séances de pose où, acceptant de devenir « homme-objet, homme objeu » (jeu de mots de Ponge non signalé par Sollers ni Torrin), il se consacre si bien à sa tâche (ou tache) que « au bout d'un an, nous voilà arrivés à douze éjaculations » (*Le Cœur Absolu*, p. 140). Ses spermatozozos momifiés seront donc transformés en œuvre d'art et immortalisés dans un célèbre musée : « Si vous allez au MOMA, regardez le *Couple dans un paysage d'été*, de Nicole. En haut, à droite, le glacis de nuages, c'est moi » (id, p. 141)

Que penser d'un auteur qui accorde autant d'importance à sa semence qu'à ses sentences ? Sollers sexe-pose et le moins fûté des *schriks* peut saisir que, malgré le surinvestissement libidinal, les performances sexuelles du contenant sont inversement proportionnelles à l'effort démesuré qu'il déploie depuis des décennies pour nous faire avaler son conte-nu textuel ! Bref, Sollers est un beau parleur qui réclame des compensations et s'adonne à une revanche différée pour toutes les humiliations narcissiques subies depuis qu'il a été banni du Paradis.

« Faisons connaissance avec quelques-uns des caractères de la fantaisie. On est en droit de dire que l'homme heureux ne s'y livre jamais, seulement l'homme insatisfait. Les désirs insatisfaits sont la force motrice des fantaisies, et **chaque fantaisie particulière est l'accomplissement d'un désir, un correctif de la réalité non satisfaisante**. Les désirs moteurs sont différents suivant le sexe, le caractère et les conditions de vie de la personnalité qui se livre à la fantaisie, mais ils se laissent regrouper, sans forces les choses, suivant deux directions principales. **Ce sont des désirs ou bien ambitieux, destinés à rehausser la personnalité, ou bien érotiques**. » (Sigmund Freud, *Le créateur littéraire et la fantaisie* (1908), trad. de l'allemand *Der Dichter und das Phantasieren* par Bertrand Féron, in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, éd. Gallimard, 1985, p. 38. En 1933, Marie Bonaparte et M^{me} E. Marty ont traduit le même texte sous le titre « La création littéraire et le rêve éveillé » ; cette dernière expression, si elle s'éloigne du sens littéral de « *Phantasieren* », souligne de façon très pertinente l'essentiel de l'article de Freud.)

Les « rêves éveillés » ou les « fantaisies » du créateur Sollers rejoignent ses « désirs érotiques » sublimés dans ses romans et débouchent sur une exaltation *ad infinitum* de son Moi dans sa revue et sur son site PileFarce. Les fantasmes de « **Sa majesté le Moi** », héros de tous ses rêves diurnes de grandeur (désirs ambitieux) et d'amour (désirs érotiques), lui permettent de se soustraire aux limitations du réel et d'œuvrer à la création fantasmagorique de sa gloire :

« Je pense quant à moi qu'à cette caractéristique révélatrice de l'invulnérabilité, on reconnaît sans peine... **Sa Majesté le Moi**, héros de tous les rêves diurnes comme de tous les romans. D'autres traits typiques encore de ces récits égocentriques renvoient à la même parenté. Quand toutes les femmes du roman tombent régulièrement amoureuses du héros, cela ne peut guère être conçu comme une peinture de la réalité, mais peut être entendu aisément comme un élément obligé du rêve diurne. (...) Cela dit, nous ne méconnaissons nullement que beaucoup de créations littéraires se tiennent très à l'écart du rêve diurne naïf, mais je ne peux

pour autant réprimer la conjecture que même les déviations les plus extrêmes pourraient être mises en relation avec ce modèle par une série continue de transitions. Dans beaucoup de ce qu'on appelle des romans psychologiques, j'ai été également frappé par le fait qu'un seul personnage, encore le héros, est décrit de l'intérieur ; le créateur est en quelque sorte installé dans son âme, et il regarde les autres personnages de l'extérieur. Le roman psychologique doit sans doute dans l'ensemble sa particularité à la tendance du créateur littéraire moderne à scinder son moi en moi partiel, par l'effet de l'observation de soi ; et par voie de conséquence, à personnifier les courants conflictuels de sa vie psychique en plusieurs héros. » (Freud, *op. cit.*, pp. 42-43)

Quant à Torrin, il est pressé de compléter son maquillage et de serrer la pince de l'inévitable poète renaissant de ses cendres pour la mille et unième fois (p.48) :

« Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve¹. »

Ce célèbre vers du poète allemand Hölderlin, vers que Sollers aime à citer, lui aussi, nous pouvons en effet le retrouver, en substance, dans *Le Cœur Absolu* : « Les souffrances comme envers des jouissances. Je n'ose pas dire : comme *moteur*... » (p. 272). Le long cheminement qui, à l'instar de celui parcouru par Dante dans *La Divine Comédie*, va peu à peu conduire Ph. S. vers le Paradis céleste prend en effet appui sur la souffrance physique éprouvée lors des crises, sur une douleur qui tient le rôle de *pharmakon*, poison qui tout à la fois détruit et guérit, douleur tellement insupportable qu'elle va comme arracher le narrateur à lui-même, et le faire s'éva-der, initiant un dédoublement par lequel viendra le salut.

Ce « dédoublement par lequel viendrait le salut », serait-ce un lapsus, ou un leurre ? Il faut dire que sans les explications de Torrin, le lecteur serait perdu : « Les fervents du cœur, absolu ou brisé, se fermeront à coup sûr bien des portes à vouloir découvrir qui se dissimule derrière les héroïnes des romans de Philippe Sollers. » (p.49) Torrin, lui, a découvert qui se cache-cache derrière le masque des héroïnes de Sollers et il faut admettre qu'il est drôlement en avance sur son temps ! Puis il nous sert une note : « Arrivant un agréable goût d'encre de Chine une poudre noire pleut doucement sur ma veillée. — Je baisse les feux du lustre, je me jette au lit, et tourné du côté de l'ombre je vous vois, mes filles ! mes reines ! Arthur Rimbaud, *Illuminations*, 1874 »

Enfin, l'ado prodige accro aux voyelles naît de la cuisse de Sollers ! Torrin connaît si bien son Maître que, au fil de son colportage, toutes les portes s'ouvrent : « Et, sans nul doute, le curieux rapide pensera-t-il avoir fait une grande découverte lorsqu'il aura visionné le petit film déjà cité de Jean-Paul Fargier, *Sollers joue Diderot*, supposant avoir trouvé les clefs de Liv et Sigrid, alors qu'il ne s'agira peut-être que de leurres... ». Guidé par son rayon Sollers, Torrin nous apprend à brûle-pourpoint dans une note la signification du nom d'un autre personnage, Liv Mazon, qui a 27 ans au début du livre, soit le même écart qu'entre Ph. Sollers et Dominique Rolin : « Elle [Liv Mazon] est actrice de théâtre, tout comme le personnage joué par Liv Ullmann dans *Persona*, le premier film d'Ingmar Bergman où cette actrice apparaît, à l'âge également de vingt-sept ans, en 1966. » (p. 50). Et Torrin de préciser : « C'est également la date à laquelle Philippe Sollers rencontre Julia Kristeva. »

Il est fort en camembert ce Torrin et il surfe sur un torrent d'informations classées (*insider literature trading* !). Mazon serait par ailleurs inspiré de « Paul Mazon (1874-1955) [qui] est un des plus réputés traducteurs d'Homère en français ; les deux syllabes « mazon » pouvant quant à elle résonner avec les mots « amazone » et « maison » Suit une note sur « amazone » qui vaut son pesant de cacahouètes : « Association de la féminité et de la guerre, et donc claire référence à la déesse Athéna, dont les liens avec Ulysse polytropos sont fondamentaux. « Polytropos (« aux mille ruses ») étant la traduction grecque du mot latin « sollers ». (p.50) Cela nous en bouche un coin,

d'autant plus que ce mot signifie aussi « multiples personnalités » ! Justement, il y en a encore plusieurs dans cette page qui ne pourra être comprise avant les calendes grecques sans les lumières de Torrin alimentées par l'énergie Sollers.

Torrin poursuit son odyssée en affirmant qu'un autre personnage du roman, Sigrid Brodski, doit son patronyme à Joseph Brodsky (1940-1996) qui « était un poète et écrivain russe, juif et dissident, qui obtint le prix Nobel de Littérature l'année même de la publication du *Cœur Absolu*, et qui fréquenta et aima beaucoup la ville de Venise, où il fut enterré à sa mort. » Qui plus est, cette Brodsky (Brodski) femelle n'a pas 27 ans au début du roman, mais bien 25 : « Tout comme Dominique Rolin, pour ce qui en est de l'origine polonaise. » L'année 1987 marque donc l'attribution du Nobel à Brodsky (« pain du ciel », pourquoi pas !) et la parution du *Cœur Absolu*. Le plus borné des lecteurs pige enfin que ces deux compères sont du bois avec lequel on fabrique les gondoles et le Nobel.

Sigrid, le prénom de Brodski, « veut dire « le chevalier de la victoire », mais, tout autant il fait penser au prénom « Ingrid », à la fois porté par l'actrice Ingrid Thulin, qui fut la partenaire de Liv Ullmann dans le film *Cris et chuchotements* du même Ingmar Bergman (...) qui en plus de la référence rossellinienne à l'Italie, serait comme la métamorphose féminine et paradoxale du réalisateur, paradoxale puisque [mar] (la mère) laisse la place à [rid] (le chevalier, qui aime les chevaux « philippe » en somme), ce qui justement conduit à la victoire [sig]. » *Fly me to the moon*, le *star writer* est enfin un *winner* et un *star rider* !

Torrin n'en a pas fini avec les blondes Scandinaves : « LIV et SIGRID contiennent les lettres de VIRGIL(e), qui accompagne Dante jusqu'au Paradis » (p. 49) En outre, « Liv et Sigrid évoquent assez clairement — leur différence d'âge est la même — les deux grandes sœurs de Philippe Sollers, avec lesquelles il entretint longtemps d'effectivement « troubles » pour ne pas dire incestueuses relations. Mais elles peuvent également évoquer, plus anciennement ou archaïquement, la mère et la tante de Philippe Sollers, Laure, tante qui fut elle aussi désirée par l'auteur avant d'être frappé, dans la fleur de son âge, par un cancer foudroyant. » (p. 51)

À ce stade prodigieux du récit torino-épique, j'invite le lecteur à bien méditer les derniers éléments d'information qui nous ont été gracieusement transmis afin de nous permettre de mieux comprendre ce texte Sollers avant 2160 ou avant l'exégèse des historiens du XXV^e siècle :

- L'écart d'âge entre Ph. S. et Liv Mazon est le même qu'entre Philippe Sollers et Dominique Rolin, soit 27 ans.
- 27, c'est aussi la date à laquelle Philippe Sollers rencontra Julia Kristeva.
- Un autre personnage féminin, Sigrid Brodski, a 25 ans au début du roman, tout comme Dominique Rolin, « pour ce qui en est de l'origine polonaise. »
- Polytropos (« aux mille ruses ») est la traduction grecque du mot latin « sollers ».
- [mar] (la mère) laisse la place à [rid] (le chevalier, qui aime les chevaux « philippe » en somme).
- La différence d'âge entre les deux grandes sœurs de Ph. Sollers, avec lesquelles il joua à touche-pipi, est la même que celle entre Liv et Sigrid.
- Sollers était aussi vachement titillé par sa tante.

Torrin a vraiment su se glisser dans la peau de Sollers ! A-t-il été pistonné par son satané mentor... comme le laisse supposer sa manière d'écrire qui frôle le pastiche ! Ou n'est-il qu'un prête-nom ou un fantôme aux ordres du Commandeur ? Une chose est certaine, il est un sacré bon dévaliseur de cadavres : si toutes les inspiratrices dantesques ou italo-suédoises de Phil. S. avaient eu la décence de tirer leur révérence à temps, un lot de vaines allusions nous auraient été épargnées !

« Chez l'homme cet art de la dissimulation atteint son sommet : l'illusion, la flatterie, le mensonge et la tromperie, les commérages, les airs d'importance, le lustre

d'emprunt, le port du masque, le voile de la convention, la comédie pour les autres et pour soi-même, bref le cirque perpétuel de la flatterie pour une flambée de vanité, y sont tellement la règle et la loi que presque rien n'est plus inconcevable que l'avènement d'un honnête et pur instinct de vérité parmi les hommes. » (Friedrich Nietzsche, *Introduction théorique sur la vérité et le mensonge au sens extra-moral*, 1873, Traduction, introduction et note par Angèle Kremer-Marietti, in *Le Livre du philosophe, Études Théorétiques*, éd. Garnier-Flammarion, 1991, p.118)

Et la procession de référents littéraires et de figures tutélaires continue de plus belle. Ayant trouvé le moyen de coller côte à côte Proust, Rimbaud et Chateaubriand, Torrin nous impose ensuite un passage de *La Guerre du goût* dans lequel son idole paraphrase Faulkner, puis il cite longuement le *Portrait du joueur* afin de nous gratifier d'un aphorisme prisé par le Maître des lieux : « Il y a très peu de choses que nous pouvons goûter avec les cinq sens à la fois. » (Lichtenberg). J'en profite pour moi aussi éclairer le lecteur avec cette « lumière de la montagne » :

« Presque tous nos écrivains partagent le défaut de s'instruire des écrits d'autrui et de simplement les combiner nouvellement. Je nomme cette méthode *Gradus ad Parnassum*. Ils lisent une chose avant encore d'y avoir réfléchi et c'est ainsi que tout leur savoir se résume à savoir ce que les autres ont su. »

« Le seul défaut qu'ont les œuvres excellentes est d'être habituellement à l'origine de plusieurs écrits exécrables ou médiocres. »

« C'est une triste chose de voir que la majeure partie des livres sont écrits par des gens qui doivent s'élever pour écrire plutôt que de descendre vers l'écriture. »

« Il y a une sorte de prose que l'on pourrait nommer « perruque publique. »
(Remplacez prose par « entretien » avec Sollers !)

Après cet intermède salvateur, Torrin s'approche de l'empyrée à grands pas et avance que le cœur même de « l'aventure sacrée » (sic !) de Sollers dans *Le cœur absolu* est « la traversée de l'écriture comme expérience du Temps retrouvé. » (p. 54) L'incontournable Proust est une fois de plus appelé à la rescousse, non pas par une citation inspirée par la dive madeleine mais par une remarque du S. au fume-cigarette des années folles : « La question en effet épineuse qui se pose est celle de la relation entre l'écriture, la mémoire et le réel, telle qu'elle est soulevée sous forme d'aporie par Platon dans son *Phèdre*. » (p. 54, in *La guerre du goût*, « Proust va gagner »). Il faut avouer que, sans l'éclairage Sollers, Platon et le petit Marcel moisiraient aux oubliettes.

Torrin nous apprend que le narrateur Ph. S. utilise « un cryptage sans doute destiné à ne pas se faire attraper, à échapper à la surveillance de toutes les femmes de la maison » (p. 55). Suit une citation mémorable : « Gar.9.E.Br.Deb.Où ? (*Le Cœur absolu*). Ce qui signifie : « Garage, neuf heures du soir, avec Eugénie, elle me branle debout, on me cherche dans le jardin ». Torrin ne répugne pas à nous en offrir l'exégèse : « La Basque Eugenia, qui fut l'initiatrice de bien des choses pour Philippe Sollers, ne pouvait en effet pas apparaître nommément [Eugénie au lieu d'Eugenia !], et le plaisir était vraisemblablement redoublé par sa clandestinité et par sa dissimulation. Le mystère d'autrui, qui suscite le désir, n'est sans doute rien d'autre qu'un art de la dissimulation, sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait vraiment quelque chose à cacher et/ou à découvrir. » Admirons l'habileté de Sollers dans la construction de son mythe !

« Mais surtout, comme on peut le constater à la lecture de ce qui précède, il n'y a rien à ajouter. » Cette formule, sous différentes formes, revient souvent sous la plume de l'aigle gallimardesque : « Relis mon texte [sa préface de *Lettres à la NRF de Céline*], il n'y a pas une virgule à changer, le

constat est très précis » ; « On trouvera difficilement dans un livre de la fin du 20^e siècle (et même du début du suivant), autant de renseignements, sur la transformation de la substance féminine, pour le pire ou pour le meilleur, à travers le temps. » Bien sûr, quand on touche les sommets de la perfection, il n'y a rien à ajouter au M.O.I.² : Manipulateur Omniscient Illuminé / Maître Optimum de l'Illusion !

Torrin poursuit sa course avec un extrait du *Cœur absolu* : « De la vaporisation et de la centralisation du *Moi*. Tout est là », écrit Baudelaire dès la première ligne de *Mon cœur mis à nu*. Le Paradis, céleste cette fois, qui est à la sortie du cheminement pour se défaire de tous ses doubles, est (une) dialectique : il faut savoir se séparer de soi-même ; il faut savoir se dédoubler : « Plus vous êtes double, moins vous êtes divisé. » (p. 58) Plus loin, Torrin cite un autre passage (les crochets sont de lui) : « Le réel le plus réel, c'est moi [Ph. S.] qui rêve en m'en allant avec moi [Philippe Joyaux], pas lui [Philippe Sollers], là-bas, qui sait pourquoi il est débarrassé d'être moi » (p. 59)

Torrin est un fin connaisseur de Sollers : « En tout cas, deux lettres minuscules sont gravées à l'intérieur de la bague : un Φ grec et un S, soit PHI S, que l'on peut entendre comme « fils ». Sollers demeure muet là-dessus, alors que Torrin est au parfum (du latin *fumare*, enfumeur !).

1. Ovide, *Les Métamorphoses*, III, 323.
 2. Philippe Sollers possède en effet de telles bagues :



Torrin a-t-il pris cette photo lui-même ? Est-ce un selfie de la main même de la bonne fée qui se pencha sur le berceau du PHI S conservé au musée de Bordeaux ? Une chose est certaine, la prochaine page est du Sollers pur jus de fond de tonneau :

64 Pascal Torrin

« Tous les jours n'en faisant plus qu'un, tous les jours emboîtés les uns dans les autres. Un seul jour comme un tas de sel formé par l'évaporation des autres. Pointe du temps dans le temps. Espace de dimension 4 » (p. 281).

Comment faire du cubisme textuel ?

En utilisant la figure du losange. Losange, qui, en allemand, se dit « diamant ». En se plaçant sous le signe non pas de trois (Homère, Dante, Casanova), mais bien de quatre « évangélistes » (le quatrième étant Proust).

J'en ai déjà présenté une réalisation :

		(MER)(E)	
SOL		R	SEL
		(air)	
		(Herr)	

Elle en appelle une autre, comme la formule d'engendrement du roman tout entier :

		Lena		
		Cecilia		
	0	EAU		
Laetitia		S.		Laura
Vanessa	R	(Herr)	AIR	Claudia
		Liv		
		Sigrid		

Un narrateur dédoublé, deux fois S., entre l'eau et l'air, quatre femmes aux prénoms commençant par la lettre L, elle-même dédoublées, au total :

SOLLERS

Afin de rehausser la valeur de son bijou national, Torrin prétend que, en allemand, « losange » se dit « diamant » — le nom de ce joyau sous lequel l'écrivain, dans son roman autobiographique *Portrait d'un joueur*, s'est taillé une image précieuse. Il connaît la langue de Goethe aussi mal que Sollers le chinois et les [clés des caractères](#) : la traduction en est « Rhombus » ou « Raute » !

65

Une lecture du Cœur Absolu

tions » (p. 397) du *Concerto pour clarinette* de Mozart : « Le¹ clarinette de Mozart. Le concerto. Je l'ai là sous les yeux » (p. 395).

Liv (la vie) qui s'oppose à Cyd (-cide, de caedere, tuer), Liv qui ne possède pas de Y, marque en hébreu du masculin dont Sarai doit se défaire, devenant Sarah, pour pouvoir donner la vie de façon non totalitaire, à la différence de Cyd Mac Coy, qui en possède deux, Cyd qui doit aller à « Berlin à la fin du mois² », tandis que LIV, tout au contraire, porte le chiffre romain 54 dans son prénom, comme 1854, date de la bulle pontificale *Ineffabilis Deus* faisant de l'Immaculée Conception un dogme, comme 1954, date du décès du grand-père maternel de Philippe Sollers, le roi Louis, et enfin comme 1454, page dans le Gaffiot³ où l'on trouve le mot « sollers ».

1454

So. 2, 6 : *insuetudine sollempnia Hon. Ep. 1, 1, 50; avoir une fois ordinaire v. sollempnia.*

sollempnia (moins que sollempnia, sollempnia), s. de solus et an-
no, et qui revient tous les ans,
sollempni, convales : CAT. PR. CIC.
MIL. 22 : MAR. 1 : FUR. 1, 125 ;
LAP. 2, 18 : LIV. 4, 15. etc. et 2
habituel, ordinaire, commun :
VINC. 20, 152 : HON. EP. 1,
28, 49 : LIV. 4, 15, 18 : sollempnia
est avec inf. HON. EP. 1, 152.
c'est une habitude de, cf. SURT.
ANQ. 16 : GALL. 18, 31 sollemp-
nial TRAV. DEPT. 29 : sollemp-
nial ANTON. 1, 2 : ARTU. M.
2, 16.

sollempnia, sive, f. (sollempnia),
sollempnia, sive sollempnia : GALL.
2, 24, 15 : formalis, usque : DRO.
26, 3, 19.

sollempnialiter (sollempnia), sollemp-
nialiter : LIV. 4, 46 : selon le
rite, selon la coutume : PLIN. EP.
8, 1, 1.

sollempnialis, e. sollempnialiter : AN-
TON. 7, 2.

sollempnialis, sive, tr. sollempnialiter :
ANT. DEPT. 29, 2.

solles (moins que soliers), sive,
de solus et ars, et tout à fait in-
dustrieux, habile, adroit : AFRAN.
4, NOST. 21, 27 : TER. EOM. 473 ;
CIC. DEPT. 2, 37 : sollempnialiter
COM. 21 : sollempnialis SALL. 4, 26.
l'entier posere HON. O. 1, 1, 2.
habile à représenter, : LIV. 4, 15
ipse sollers HON. P. 497, qui a
la science de la lyre, canonicus
SILV. 7, 186, qui sait temporiser
et 2 (en part. de choses) ingé-
nieux, intelligent, habile : sollers
sollempnialiter descriptio parthen. CIC.
NAT. 2, 102, adresse et fine dis-
tribution des parties du corps,
cf. CIC. NOST. 2, 102 : DE. 216 ;
instans, quibus nihil magis
agendum sollempnialiter CIC. CME 24,
la greffe, qui est la découverte la
plus ingénieuse de l'agriculture :
fusus sollempnialiter CAT. AGR.
2, 2, terre la plus apte à produire.

Torrin est bien renseigné sur le culte Sollers et honni et excommunié soit qui mal pense à un délit d'initié littéraire ! Il a spontanément fait le lien entre le chiffre 54 dans le prénom de LIV (date de la bulle pontificale *Ineffabilis Deus* / année du décès du grand-père maternel de son éditeur) et la page 1454 du *Dictionnaire Latin-Français* de Félix Gaffiot dont Philippe Joyaux s'est inspiré pour humblement s'affubler du pseudonyme Sollers : « de *sollus* et *ars*, tout à fait industriel, habile, adroit (...) habile à représenter (...) qui a la science de la lyre (...) qui sait temporiser (...) ingénieux, intelligent, habile (...) adroite et fine disposition des parties du corps (...) la greffe, qui est la découverte la plus ingénieuse de l'agriculture (...) terre la plus apte à produire. » Je dirais même : un industriel bonimenteur, plus habile qu'inspiré, possesseur non pas de la science de la lyre mais plutôt de celle du délire narcissique.

« Une autre technique de défense contre la souffrance se sert des déplacements de la libido que permet l'appareil psychique et par lesquels sa fonction gagne tant en souplesse. Elle consiste à déplacer les buts des pulsions de telle sorte qu'ils ne se heurteront pas au refus du monde extérieur. La sublimation des pulsions prête son aide à ce procédé, qui atteint sa plus grande efficacité quand on sait augmenter suffisamment le plaisir tiré du travail intellectuel et psychique. (...) Le domaine d'où viennent ces illusions est celui de la vie imaginaire ; celle-ci a été naguère, au cours de développement du sens de la réalité, expressément soustraite aux exigences de l'épreuve du réel et est demeurée destinée à l'accomplissement de désirs difficiles à réaliser. Parmi ces satisfactions imaginaires figure tout d'abord le plaisir procuré par les œuvres d'art, auxquelles les non-créateurs peuvent aussi accéder par le truchement des

artistes. Celui qui est sensible à l'influence de l'art ne pourra jamais assez vanter cette source de réconfort et de délices. Pourtant, la douce anesthésie dans laquelle l'art nous plonge peut seulement nous soustraire brièvement aux malheurs de la vie et elle n'est pas assez puissante pour nous faire oublier la détresse réelle. (...) ici, comme souvent, l'échec se cache derrière un luxe de termes creux et emphatiques. » (Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, éd. Payot & Rivages, 2010, pp. 66, 68-69, 72)

Je ne peux résister à l'envie de continuer à vous régaler en vous offrant l'un des dialogues-types du *Cœur absolu*, un bouche-trou insignifiant et récurrent sous divers apprêts. Lequel, au demeurant, nous explique entre autres raisons pourquoi la marmelade langagière de Sollers est si peu goûtée :

- Quand vous voulez.
- Ce soir?
- D'accord.
- Vous avez une machine à écrire en plus? dit Sigrid.
- Oui, une petite Triumph.
- Vous avez des romans dans votre bibliothèque? dit Liv.
- Plein.
- Vous m'en choisissez deux ou trois? Des policiers?
- D'accord.
- On déjeune à peine, hein, dit Sigrid. Salades. Et poisson le soir.
- Vous pouvez faire livrer ce qui vous plaît.
- Votre thé est très bon, dit Liv. Il y a toujours autant de papillons?
- C'est en votre honneur.
- Toutes ces fleurs sont à arroser, je suppose? dit Sigrid.
Où sont les tuyaux?
- Dans le garage.
- Vous me montrez ça, on va faire quelques courses et on se baigne après?
- O.K.
- On peut déplacer le téléphone? dit Liv. Qu'est-ce qui vous dérange le moins?
- Prenez-le dans la matinée, je le garde l'après-midi, sauf si vous me dites?
- Bon.
- Le courrier arrive à quelle heure? dit Sigrid.
- Trois heures moins le quart.
- Si on veut vous laisser un mot sans vous déranger, on le met où?
- Sur la margelle du puits. Sous la pierre blanche.
- On peut sortir le bateau? dit Liv.
- Il est à vous.
- Je crois que ça va être un séjour acceptable, dit Sigrid.

Qui désire apprécier Nietzsche, Hölderlin ou Rimbaud n'a pas besoin du clinquant Sollers. Vous pouvez aussi vous plonger dans les propos ouvertement antisémites d'Oeildeguerre dans ses *Cahiers noirs* sans recourir au miroir Sollers qui n'est utilisé que pour magnifier son propre reflet et n'est qu'un prétexte pour doré son blason. Cette obsession à vouloir décrypter les œuvres des grands littérateurs pour rehausser sa propre image, cet esprit de boutiquier à *L'Infini*, cette manie de fabriquer à l'envi des "entretiens" patentés, de commenter ses propres écrits et de commander des interprétaileries comme s'il faisait déjà partie des grands créateurs reconnus, tout cela est un mirage Sollers. Pensez donc : la moitié de ce qu'il publie et republie à moult reprises est consacrée à expliquer ses dires !

Dans [À France moisie écrivains rancis](#), j'ai examiné l'autolâtrie de Sollers et je veux ici y revenir. *L'Infini* n°116, publié le 22 septembre 2011, est des plus représentatifs. Il compte trois articles de Sollers (Éditorial - Le tueur de Versailles – Magique opium), suivis de rien de moins que **cing** "entretiens" avec Lui. La vanité est l'opium du... P. S.

L'Infini

Automne 2011

Revue L'Infini (n° 116), Gallimard
Parution : 22-09-2011

5 "entretiens" ...

CE VOLUME CONTIENT ↓

Philippe Sollers, Éditorial - Le tueur de Versailles - Magique opium
Philippe Sollers - Vincent Roy, Ducasse et Manet (entretien)
Philippe Sollers - Aliocha Wald Lasowski, Non omnis moriar. Haydn (entretien)
Philippe Sollers - Frédéric Joignot, Nietzsche en 124 (entretien)
Philippe Sollers - Adrian Price - Guillaume Roy, Le corps sort de la voix (entretien)
Philippe Sollers - François Meyronnis - Yannick Haenel, Destin du français (entretien)
Marcelin Pleynet, William Burroughs et le «Festin nu»
Hélène Ling, Formosa
Jean-Philippe Rossignol, Le sommeil
Olivier-Pierre Thébault, Rimbaud à la lumière de Dionysos II
Thierry Sudour, Les vies parallèles d'Arthur Rimbaud

« Le corps sort de la voix » (pp. 26-32) fut d'abord publié sous le titre « Spécial Sollers : L'OUBLIRE » dans *Lacan Quotidien* (30 août 2011), puis recyclé dans la revue consacrée à Lançan, *Le Diable probablement* (n° 9, 16 septembre 2011), et *rapido presto* copié-collé sur le site de SollerskirtoV. "L'entretien" aura donc a été resucé quatre fois en un mois... avant d'être reproduit une **cinquième** fois *in extenso* dans *Fugues* (éd. Gallimard, 2014, pp. 479-491). Tout est mis en œuvre pour ne pas L'OUBLIRE !

« Tout cela invitait à entreprendre, à partir de là, l'analyse de la création littéraire et artistique en général. On s'aperçut que le royaume de l'imaginaire [*Phantasie*] était une « réserve » qui avait été ménagée lors du passage, ressenti comme douloureux, du principe de plaisir au principe de réalité, afin de fournir un substitut à des satisfactions pulsionnelles auxquelles on avait dû renoncer dans la vie réelle. À l'instar du névrosé, l'artiste s'était retiré de la réalité insatisfaisante dans ce monde imaginaire [*Phantasiewelt*], mais, à la différence du névrosé, il savait trouver le chemin qui permettait d'en sortir et de reprendre pied dans la réalité. Ses créations, les œuvres d'art, étaient des satisfactions fantasmatiques de vœux inconscients... » (*Sigmund Freud présenté par lui-même*, traduit de l'allemand par Fernand Cambon, éd. Gallimard, 1984, p.109)

D'après Freud, il est normal que l'homme vieillissant effectue un repli narcissique sur soi. Mais chez Sollers ce repli, que dis-je, cet abysse narcissique père-dure (ne pas oublier ses classiques !) depuis belle lyrette. Que diraient les lecteurs de la *Revue des deux Mondes*, *Les Temps Modernes*, *Esprit*, *Débats* ou *T'oung Pao* si semestre après semestre, année après année et quasiment dans chaque numéro plusieurs articles chantaient les louanges de leur directeur respectif ? Or à *L'Infini* cela est une coutume indéfectible : S. ouvre presque tous les numéros de la revue avec un ou des article(s) de son cru ! Pourquoi certaines voix ne s'élèvent-elles pas ? La réponse est simple : critiques littéraires, écrivains ou traducteurs (même ceux-là qui ont été spoliés dans [Mouvement](#), entre autres Rémi Mathieu et Romain Graziani, tous les deux publiés dans la Pléiade et dans la revue *L'Infini*, et Graziani dans la collection du même nom !), personne ne veut se mettre à dos cette institution et le grand-duc qui y règne et sévit !

Le n° 132 compte lui aussi quatre articles du Maître les habituels "entretiens" avec Monsieur le Directeur. On remarquera qu'il contient aussi un « entretien » avec Julia Kristeva, la chanteresse du patron qui moire discrètement « Certains de mes livres » sous le Sollers !

L'Infini
Été 2015
Revue L'Infini (n° 132), Gallimard
Parution : 20-07-2015

CE VOLUME CONTIENT ↓

Philippe Sollers, Pascal
Philippe Sollers - Frédéric Joignot, Subversion de Voltaire (entretien)
Philippe Sollers, Vélasquez
Marc Pautrel, Une jeunesse de Blaise Pascal
Julia Kristeva, Certains de mes livres (entretien)
Jacques-Alain Miller, Réponse à Rancière
Michaël Ferrier, Éloge de l'acrobate
Alexandre Duval-Stalla, Chateaubriand et Napoléon
Pierre Guglielmina, L'Infirmier générale
Daniel Sibony, Sur *Soumission*
Andrea Schellino, L'absence de respect
Claude Minière, D'une guerre l'autre
Philippe Sollers, Le revers de Mao
Philippe Sollers - Philippe-Emmanuel Krautter, Lexnews (entretien)
Pierre Guglielmina, Honnish soit qui mal y pense - Fantastique génie chimique

Le n°134 n'échappe pas à l'héliocentrisme et s'ouvre par [Mouvement](#). Sollers ne s'est pas trop éreinté et n'a que copié/collé un extrait de son roman éponyme paru quelques mois plus tôt. Suivent deux articles élogieux : « S : Secret du Style » par Bertrand Bellamy (on ne peut mieux dire !) et « La main de Nietzsche. La place de Nietzsche [!] dans les textes de Philippe Sollers. Un "entretien" d'Abeline Majorel avec la femme tout BNF de Sollers y fait aussi bonne figure.

***L'homme est né d'abord orgueilleux et l'amour-propre
toujours béant est plus affamé que le ventre.***

(Bernanos)



Le faite suprême de l'à-plat-ventrisme est atteint avec le dernier article de ce drôle de numéro. Le pieux coéditeur de la revue recycle un *pensum* de 1974 appelé *Dés tambours* (publié à l'origine dans la revue *Tel Quel* n°57, dirigée par..., puis recyclé une première fois dans *Art et Littérature* de Marcelin Plevnet, Éd. du Seuil, 1977, Coll. *Tel Quel*, dirigée par...). A présent sous-titrée *De la vie et du rythme de l'écrit*, cette chronique encense *Lois* à pleine vapeur tout au long de 38 pages. En guise d'épilogue à sa sirupeuse apologie, Plevnet s'exclame : « *Avouez qu'au fond vous ne lisez que ce qui vous arrange* ». *Complots*, il oublie son corollaire : Au fond nous ne publions que ce qui nous louange.

Le n°135 s'ouvre, à tout seigneur tout honneur, avec 15 pages de Sollers, suivies de deux textes obséquieux : l'un intitulé « *Drame et la chute* » par Christophe Bardyn, l'autre de Philippe Blanchon « *33 années, Femmes*, de Philippe Sollers »... ce fameux bête-seule-heure de gloire de Sollers qui s'est vendu à 1 000 exemplaires et dont les collectionneurs, *dixit* l'auteur enchère et en lettres, s'arrachent le manuscrit (voir p. 3 dans [À France moisis écrivains rancis](#)). Monsieur le Directeur se montre par ailleurs magnanime et accueille sans rechigner « Interpréter le mal radical » de son égérie d'épouse.



L'article du Secrétaire de direction Marcelin Pleyne, « Importance et discrétion de Jean-Louis Houdebine » est la parfaite illustration du dicton « qui se ressemble s'assemble ! » :

« Son [Houdebine] grand intérêt pour les œuvres de Philippe Sollers ne fait aucun doute. Je lui dois moi-même les meilleurs essais qui aient été publiés sur mes poésies (voir entre autres l'essai qu'il publie dans le *Dictionnaire de poésies de Baudelaire à nos jours*, au PUF en 2007, texte que Jean-Louis Houdebine m'a consacré en 2012 — repris dans le numéro spécial que la revue *Faire part* entièrement consacré à mes écrits). Mais il convient d'abord de citer le très beau volume qu'il a publié dans la collection de *L'Infini*, aux éditions Denoël, sous le titre *Excès de langages* : Hölderlin, Joyce, Duns Scot, Hopkins, Cantor, Sollers... et aussi *Langage et marxisme*, chez Klincksieck. (...) Cultivé sans être pédant Houdebine ne manquait pas d'humour. » (p.124)

Le monde littéraire est lui aussi soumis aux diktats de la communication : d'aucuns préfèrent la chemise blanche subtilement échancrée, ou les chapeaux tape-à-l'œil, ou encore le débraillé recherché (ceci n'est pas une devinette !). Le livre étant devenu une marchandise et l'auteur un logo, chacun se doit d'exhiber son label, sa marque de fabrique — tous ces paons empêtés dans leur plumage caquettent et affichent volontiers sous les feux de la rampe leur singularité étudiée, souvent davantage préoccupés par leur ego que par le logos. Mais à force de gazouiller et de plastronner, Sollers nous confie lui-même la clé de son œuvre sur la quatrième de couverture de *La Guerre du Goût* (éd. Gallimard, 1996) :

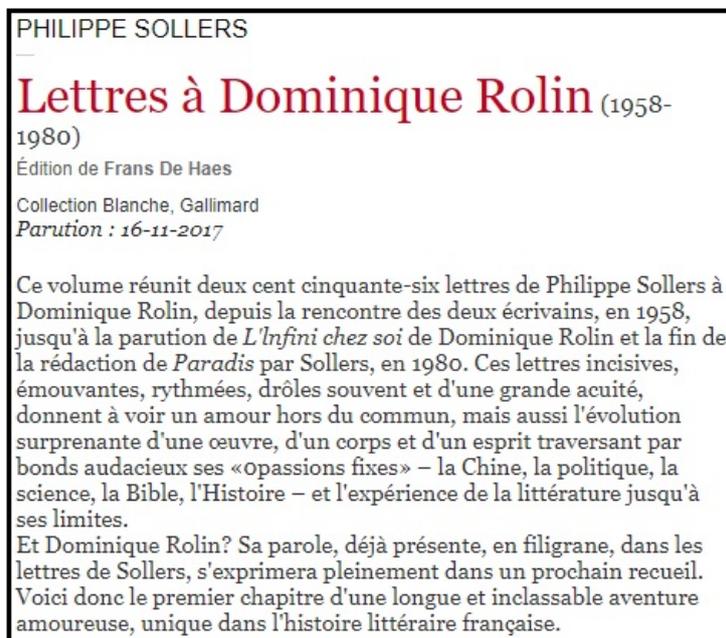
« Ce travail [...] ne vise aucune respectabilité institutionnelle. Il n'est pas un « recueil » de textes déjà publiés mais un véritable inédit puisqu'il a toujours été calculé pour avoir, trait par trait, sa signification comme ensemble. Il n'appartient à aucun parti ; ne prêche aucune issue collective ; n'incarne ni le Juste ni le Bien ; ignore la corruption ; ne défend qu'une immense minorité menacée, celle des créateurs de tous les temps. Il est habitué depuis longtemps ce travail, à être traité comme secondaire ou superflu pas les pouvoirs économiques et politiques, pas le réflexe paternaliste ou la dérision populiste. [...] Le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur : dans mon cas il faudra s'habituer au contraire. »

Comment ne pas pouffer de rire ? Sollers n'affirme-t-il pas noir sur blanc dans une note (p. 676) que plusieurs textes de *La guerre du goût* ont déjà été publiés dans huit de ses livres précédents et n'avoue-t-il pas sur cette même page : « Enfin la plupart des autres titres viennent d'une publication régulière dans le journal *Le Monde*, à Paris. Mon remerciement s'adresse donc au *Monde des livres* qui m'a permis cette liberté, et particulièrement à Josyane Savigneau qui en a été l'inspiratrice. » Sollers a publié trois recueils du même acabit chez Gallimard : *Éloge de l'infini* (2001), *Discours Parfait* (2010) et *Fugues* (2012). Si *La Guerre du goût* (1996) ne comportait qu'un index des noms de personnes, les trois suivants contiennent un index des œuvres, des noms de personnages et des noms de lieux.

Contrairement à ce qu'il prétend, toutes ces briques se veulent une organisation minutieuse de textes anciens visant à lui conférer une respectabilité institutionnelle ! Les historiens du XXV^e siècle se bousculeront pour faire des recherches à l'aide des index de ces trois recueils qui sont eux aussi composés d'articles et d'innombrables "entretiens" depuis longtemps publiés à maintes reprises, souvent jusqu'à quatre ou cinq fois, dans divers journaux, revues et sites. Il faut reconnaître que *l'homo calculus* Sollers brille de tous ses feux quand vient le temps de mettre en place une stratégie d'autopromotion — il sait bluffer afin de faire accroire que ses écrits de toute provenance constituent un système et non un patchwork tissé au gré des événements ou de ses humeurs.

Son prochain ouvrage risque cependant de virer à la bouffonnerie. La fatuité de Sollers est à ce point démesurée qu'il nous promet depuis deux ans la parution interstellaire de ses chants d'amour inspirés par Françoise Rolin (femme de lettres belge dont deux livres ont paru dans la collection...

L'Infini). Des resucées ont bien sûr été publiées dans *L'Infini* n°133 (Automne 2015), accompagnées de l'habituel dithyrambe sur le maître à bâbord et tribord ! Le tapage va bon train sur les sites PileFart, Gallimard et ailleurs, et nous sommes donc au parfum — dès le 16 novembre, les grignoteurs de palabres ou d'indiscrétions sollersiques pourront se convaincre que cette œuvre est « l'expérience de la littérature jusqu'à ses limites » [...] une longue et inclassable aventure amoureuse, unique [sic] dans l'histoire littéraire française. », et se l'arracheront comme *Femmes*.



Des centaines d'écrivains (Abélard/Héloïse, Voltaire, Baudelaire, Musset/Sand, Hugo, Flaubert, Gide, Freud, Saint-Exupéry, etc.) se sont livrés à cet exercice et il suffit de lire *Je n'ai rien à te dire sinon que je t'aime, Correspondances amoureuses* (édition établie et commentée par Dominique Marny, éd. Textuel / Musée des lettres et des manuscrits, 2013) pour se rendre compte que les bluettes philippo-sollersiques sont loin d'être uniques ! Elles furent rédigées à des fins de publication et pieusement conservées par l'épistolier afin que son pour-soi les édite lui-même chez le caritatif Gallimard avant de trépasser. Bref, ces missives ont été grimées à l'origine « pour avoir, trait par trait, [leur] signification comme ensemble », et elles sont une ultime mascarade. Julia Kristeva ne saurait s'en offusquer, car ses recherches lui ont appris que ce genre de littérature n'est qu'une équipée sans queue ni tête, une entreprise idolâtre dédiée à la gloire anthume de son épouvantail de mari pour qui tous les moyens sont bons pour *textshoper* sa jimage !

***L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi ;
il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes, et les rendrait les tyrans des
autres, si la fortune leur en donnait les moyens. Il ne se repose jamais hors
de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur
les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre.*** (La Rochefoucauld)

Une dernière cabriole nous donne le passe-partout de son œuvre : « Il est habitué depuis longtemps, ce travail, à être traité comme secondaire ou superflu. » Le sentiment d'être incompris est omniprésent dans ses textes et constitue la genèse de son désir et de son délire de grandeur. « Cette revue semestrielle [*L'Infini*] dont personne ne rend jamais compte » [sauf [moi](#) !], *dixit* Sollers ; « Dans tous mes livres, il y a cette ouverture chinoise, et ce qui m'amuse le plus, c'est qu'en général ce n'est jamais repéré dans aucun article » [si, [ici](#)] ; « Tout cela est passé d'ailleurs sous silence, comme c'est étrange » prétend Sollers à propos des critiques de son roman *Femmes* ; « Maintenant nous allons aller du côté de *Passion fixe* où, là aussi il y a beaucoup de chinois et pas une seule mention n'en est faite dans la critique littéraire », soupire-t-il.

Freud a bien expliqué ce phénomène paradoxal du désir de grandeur. Rien dans la vie psychique profonde ne se perd ou disparaît, tout est conservé d'une façon ou d'une autre et peut ressurgir à tout instant. Face à la réalité décevante, un mécanisme de protection se met alors en mouvement — la sublimation est un processus d'auto-défense par lequel quiconque peut se fabriquer un Moi digne de ses fantasmes, apte à compenser les humiliations subies et à s'auto-dédommager de ses échecs et du manque de considération. Incapable d'atteindre directement ses fins (le succès, la gloire, le Goncourt ou le Nobel, bref son entrée au Panthéon et à l'immortalité) Sollers se console par voix et voies détournées avec des satisfactions substitutives... à *L'Infini*.

妄	高	惟
自	自	我
尊	標	獨
大	置	尊

Sollers affirme que « le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur : dans mon cas il faudra s'habituer au contraire. » Cette allégation est une parole en l'air désopilante ; notre homme est constamment, intensément et hautainement juché derrière l'auteur qu'il prétend être ! Philippe Joyaux a été grillé par le superflux Sollers, submergé par le déferlement d'un ego astronomique, dévoré par un insatiable amour-propre. Ce beau parleur à répétitions se révèle être un faux-monnayeur et le plus feint chef-d'œuvre de mystification narcissique de l'histoire de la littérature française. La revue *L'Infini* a pour but premier de défendre les intérêts et le patrimoine de son directeur affairiste — elle est un asile éditorial abritant ses courtisans, un atelier voué à la fabrication d'un Moi spectaculaire paré de diamants factices, un *Paradise Paper* occulte cherchant à augmenter sa plus-value relative sur le marché du livre, une officine célébrant à l'envi l'autolâtrie, un complexe destiné à l'érection de sa renommée et à l'optimisation de sa fortune littéraire. Je laisse aux [lecteurs avertis](#) le soin de juger son œuvre ; quant à moi, je dénonce son recel de biens littéraires et sa monomanie de [frelater les traductions d'autrui sans spécifier les œuvres-sources ni les traducteurs pillés](#), je questionne son art sournois de l'esbroufe et sa volonté obsessionnelle de commenter ses impropres écrits, je déconstruis ses propos truqués visant à quémander à tout va la reconnaissance et l'admiration.

[Damien Taelman](#)®, 15 novembre 2017

L'exigence d'être aimé est la plus grande des prétentions.
(Friedrich Nietzsche)